

LA MORALITÉ PUBLIQUE
EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE
AVANT LA BATAILLE DE LA MARNE

(IMITÉ DE TACITE)

*Galli, quibus insitum est esse leves,
ac degenerantes a civitate Romana et
luxoriosos principes ferre non posse.*

(TREBELLIVS POLLIVN.)

I

LE PHÉNOMÈNE MORAL

Le fait même que, dans l'ensemble, une Société se réclame d'une morale est extraordinaire. Il n'y a pas le moindre doute que la plupart des gens n'ont presque rien en eux qui réponde à cette préoccupation publique de paraître agir pour un but noble et élevé. Est-ce un simple phénomène de mots ? Je ne le crois pas. Certes, chez la plupart, les bonnes mœurs ne sont que l'inhibition des tabous ; c'est le cas des gens religieux dont on vante la morale et qui n'en possèdent visiblement aucune qui soit due à leur religion ; s'il en était autrement, le Christ ne serait pas foulé aux pieds tous les jours par ses fidèles. Cependant, le phénomène moral — j'insiste sur ce mot qui me paraît juste — est d'ordre religieux. Quand on entend telle canaille faire état de l'honnêteté, de l'honneur, de la bonté, de la justice, ces mots représentent pour lui des fêti-

ches analogues aux scapulaires, aux médailles bénites, aux ex-voto, qui achètent la bonne grâce de Dieu et de tous les Saints.

Il faut y ajouter le tabou sous toutes ses formes, tabou si répandu dans la nature que les animaux eux-mêmes y demeurent soumis. Est-ce que nos chiens ne sont pas honnêtes ? Est-ce qu'ils n'ont pas appris qu'il est défendu de voler chez le boucher, et même qu'on ne peut entrer dans une maison qui n'est pas la sienne ? Combien de fois n'ai-je pas vu mes poules se jeter sur les poules voisines qui se permettaient d'entrer dans leur enclos, et celles-ci fuir, affaiblies par leur contravention au Droit des Poules ? A ce point de vue, l'enseignement d'une morale par l'éveil d'une conscience supérieure est une faute. Le tabou qui s'adresse à l'instinct est de beaucoup la plus solide armature de l'honnêteté. Une conscience supérieure est un état précaire : aussi la corruption s'étend-elle avec ce que les imbéciles appellent la liberté de conscience. Une société est un fait auquel il faut s'adapter. Quand vous avez donné à des âmes basses des idées au lieu d'idoles, un verbalisme au lieu d'habitudes, le verbalisme s'adapte plus facilement sur l'ignominie que les habitudes. C'est ainsi que nous avons vu la corruption s'étendre et les phraseurs prendre la direction politique des peuples. Il ne s'agit plus de justifier ses actes par leur répercussion sur d'autres actes, il s'agit de justifier ses actes par des paroles : qu'on fasse du monarchisme, du bourgeoisisme, du socialisme, l'esprit est le même : un mensonge permanent, au sens étymologique où le mensonge est ce qui se passe dans la tête et ne se passe pas dans la réalité. Vous verrez alors les socialistes décorés de la Légion d'honneur, devenus des Commandeurs et des Grands officiers, vous verrez les monarchistes, prônant la discipline, l'obéissance, le respect, et prêchant, *en somme*, la révolte, l'infidélité au pouvoir et le mépris du gouvernement. C'est que, pour les uns et pour les autres, il importe surtout de tirer son épingle du jeu. La morale qui n'existe pas en fait, existe en paroles ; chez ceux d'en haut, par une franc-maçonnerie qui s'efforce de maintenir les tabous populaires, chez ceux d'en bas par la paresse et l'ignorance qui acceptent les tabous sans contrôle. Mais, je le répète, les tabous ne valent rien, passés des actes dans le langage. La seule véritable moralité populaire consiste

à manger, à boire sainement, à s'habiller comme tout le monde, à avoir des enfants, à craindre les gendarmes ; l'imitation et la peur en sont le fondement..... Le travail est un joug : dans notre république, on l'accepte avec le correctif de l'ivrognerie. Normalement, nos sociétés devraient avoir pour idéal la pensée ; mais, en haut, ni en bas, il n'existe de pensée proprement dite : les ministres et les parlementaires, les fonctionnaires, les propriétaires de journaux, tous, indistinctement, haïssent ce qui ressemble à un effort sincère, à un effort supérieur de l'intelligence et du travail humain. S'ils acceptent cet effort, à la longue, c'est qu'ils l'ont mis à leur sauce, *vulgarisé*, comme ils disent très bien, enrobé dans le sucre du verbalisme conventionnel.

II

LA RELIGION ET LA SCIENCE

Les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains, pour ne citer que des agglomérations bien connues, nous offrent tous ce caractère d'être des peuples religieux. La religion, à leur époque, est la seule manière de penser. La pauvre tête de l'homme inscrit tous les phénomènes, naturels ou sociaux, dans une mnémotechnie qui va du fétiche au symbole. Il n'y a pas dans la vie d'un ancien un acte, une circonstance, pour lesquels il n'ait besoin d'une image motrice religieuse. Boire, manger, s'accoupler, rire et pleurer, souffrir ou jouir, vendre ou acheter, tout se fait par l'intermédiaire des dieux. C'est la forme sous laquelle les idées deviennent abstraites : elles se fixent de génération en génération dans le culte du dieu, se perfectionnent, se subtilisent. Leur absurdité correspond à la diversité de l'esprit. C'est la punition de l'homme de faire les dieux à son image : brutes et grossiers, menteurs, voleurs, cruels, obstinés. Le Pandémonium est le cerveau de la nation. Le mythe s'élève avec les Grecs, se rabaisse avec les Romains. Cela fait une vie de l'esprit assez compliquée, qui se résume en pratiques sur lesquelles se moule fortement la moralité générale. Celle-ci est empêtrée dans les dieux par les combinaisons matérielles du culte. Le cerveau n'est pas libre, il se déclanche suivant les rites. Mais cette entrave a son utilité : elle maintient l'oiseau par terre aussi longtemps qu'il n'a pas d'ailes...

Le Moyen-Age n'a pas failli à cette règle; la matérialité du culte y rappelle le paganisme à se méprendre : les idées qu'on prête alors au Christ, à la Vierge, aux Saints, sont du même ordre que les idées antiques. Mais, sur ce terrain neuf de races très rustiques, une évolution déjà marquée par les grands écrivains grecs et latins, par Jésus-Christ, va se précipiter : les dieux vont, de plus en plus, s'intégrer, appartenir directement à l'esprit. Par l'unité dans la trinité, dans la diversité on aboutit à l'unité *morale, philosophique et scientifique*. Le pas est fait dont sortira l'idée du phénomène, de la lumière, de la chaleur, de l'électricité.... En même temps, le substratum fétichiste commence à se ruiner; on essaie d'établir le dieu dans la conscience. Le danger est grand; presque tous les cerveaux mal émancipés de la période idolâtre, symbolique, mythique, sont incapables de supporter la liberté, le facile jeu des images motrices purement cérébrales. Toutefois, on entreprend de vivre sur ces nouvelles images : quelques-unes ont de la force et de la beauté : les sciences les fournissent, ce sont les découvertes, les Machines, la Vapeur, l'Electricité; ou les sciences pures, les Mathématiques, la Biologie. .. Le malheur veut que leur enseignement glisse à un enseignement de mots : confié d'abord aux féticheurs eux-mêmes, ils l'ont subordonné aux idoles. On s'est efforcé, par une contradiction singulière, de faire ces nouvelles images sans base réelle, et de garder aux idoles la supériorité. On a fait une conscience avec des statues et des scapulaires, et un instinct avec des concepts et des idées. Des sciences, il ne restera que la Locomotive et la Dynamo, alors que le culte de Notre-Dame de Lourdes deviendra la nourriture spirituelle. Nous vivons dans cette lutte : les sciences apprises par cœur et la religion apprise par le cœur; la science jamais sue et la religion pratiquée.... De Jésus en esprit, qui apportait la subtilité et le mérite de l'âme, on a fait un Sacré-Cœur en or ou en argent. Ainsi, l'esprit demeure sans assises : il n'a pas su passer du fétiche, du symbole et du mythe au concept universel. La religion n'a plus de moelle; la science n'est qu'un squelette. La ruée de tant de sots athées vient encore compliquer cette situation. Au lieu de pénétrer l'esprit nouveau de la splendeur d'une pensée renouvelée, on empêche l'avènement de ce qui pourrait être le support d'une morale supé-

rieure, à savoir : *l'intarissable effusion du Dieu-Univers, manifestée par le miracle de la pensée*. La raison devait se fonder sur un mythe débordant l'homme, puisque l'homme intègre une chose inconnue appelée univers ; mais on vit les glorieux champions de la libre-pensée rabaisser l'homme en ne lui laissant qu'une place d'auto-organisme. Les esprits les plus fervents n'ont pas accepté l'arrêt : hésitant devant la réprobation et l'ironie, ils se sont recroquevillés, mais ils ont sympathisé d'abord secrètement puis ouvertement avec les religions, en tant qu'elles donnaient satisfaction à leur cœur ! Voyez l'exemple si récent de Faguet, celui du jeune Psichari, de Péguy, de toute la pléiade des nouveaux catholiques.

On ne tue pas du coup une évolution religieuse, liée à l'histoire de l'esprit. S'il a fallu cette charpente pour étayer l'esprit, détruire la charpente aboutit à un écroulement informe. Il n'y a, je le sais, rien de plus dans les religions que dans les sciences, mais il n'y a rien de plus dans les sciences que dans les religions : elles sont, les unes et les autres, des méthodes plus ou moins confuses pour constituer à l'homme une âme née de sa vie universelle et de sa vie sociale. Le dégagement de l'idée centrale de cette double vie devait fournir pour les sciences une idée analogue à celle fournie par les religions : le Dieu qui sort des unes et des autres doit être semblable. De fait, le langage des prêtres épurés, dégagé du paganisme catholique ou du symbolisme protestant, n'est pas différent de celui des philosophes. Que Dieu soit celui qui châtie le mal et récompense le bien, qu'il soit celui à qui appartient finalement la décision, celui qui n'a pu se tromper parce qu'il possède tous les éléments du problème dont notre faiblesse n'aperçoit qu'une part infime ; que, cependant, la créature ne soit pas sans lien avec son créateur, qu'elle puisse, en se soumettant, en s'efforçant, en se livrant par la prière, par l'humiliation, par la pénitence, par des effusions de charité, de bonté, par tout ce qui dégage de l'individuel pour arriver au social et à l'universel, qu'elle puisse sentir son rapport avec la divinité, rien de tout cela n'est différent de la conception scientifique où l'homme, servi par des organes nés en vertu de lois universelles, dont la plupart nous sont encore inconnues, a pourtant l'intuition de sa complexité et se soumet à cette complexité dans les profondeurs d'un instinct admirable. Ici apparaît

l'origine religieuse de toute morale : le rapport de nos actes avec la complexité infinie dont nous sommes formés, ou le rapport de nos actes avec Dieu, ne s'exprime pas ; il est incommensurable. S'il existe une morale pratique, elle n'a qu'une application individuelle : en ce sens, elle forme un cercle vicieux. Que nous puissions nous passer de l'idée de Dieu dans le train-train journalier, je ne le nie pas ; mais, limitée à l'objet de nous maintenir dans notre être, toute morale fléchit, se corrompt, meurt... Du moment que le lien avec une complexité supérieure a été mis au jour, les actions qui ne sont pas destinées à renforcer ce lien deviennent essentiellement misérables et conduisent à l'autophagie du corps et de l'esprit.

Il n'y a pas de doute qu'une morale purement matérialiste et égoïste serait encore une morale : elle comprendrait l'hygiène, l'organisation du travail, l'intelligence des rapports entre citoyens cherchant à ne pas se faire de mal dans le but d'obtenir des réciproques ; même, une pareille morale pourrait s'élever jusqu'aux biens de l'esprit : elle admettrait, dans une certaine mesure, qu'il y a des joies de développement ; mais elle considérerait ces joies comme intrinsèques ; elle ne leur accorderait que la valeur d'exister ; elle ne les envisagerait pas comme une nécessité pressante, comme un ordre venu de l'infini. Elle serait ainsi nécessairement sceptique, c'est-à-dire limitée aux réalisations. Par là, elle sera fautive dans son principe : nul organisme n'a échappé à la destruction par la persistance dans un même état, et la morale égoïste, basée sur cette persistance, est une morale de mort. Si elle accepte une loi d'évolution, elle croit pouvoir s'en désintéresser, l'évolution n'agissant pas assez sur la vie de l'individu pour que cette vie s'en trouve altérée. C'est la réponse matérialiste : « Faisons notre ciel ici-bas. » Si stupide que soit une religion, elle apparaît supérieure sur ce point ; dès qu'on fabrique son ciel ici-bas, on devient un imbécile qui, ayant hérité de beaucoup de biens, ne croit pas nécessaire d'y rien changer, et sème toujours le même blé sur les mêmes emblavures. Le « tout se transforme » de nos savants n'apparaît à la morale égoïste qu'un cycle fermé : il a, au contraire, un prolongement sur l'infini : ce n'est pas une vaine formule d'adaptation, c'est une réalité pressante, avec, pour circonstance, que le nouvel état est un état inconnu. L'esprit qui n'accepte pas cet inconnu se

prive d'une idée sans laquelle il hésite, chancelle et s'éparpille.... Voilà donc la faute de notre époque : la science, devenue une petite machine à produire des phénomènes, laissant l'homme désemparé. Les trois quarts de nos savants ont des âmes médiocres : ils ont étudié; ce qu'ils savent, ils le savent par imitation, par accumulation, mais rien ne se trouve en eux de ce qui modifie la matière de leurs connaissances. Ainsi est né le triste scientifique qui ne croit pas en Dieu et pratique secrètement un fétichisme quelconque. Ainsi est né aussi un brave homme, bon père de famille, qui ne cherche pas si loin la raison de sa sérénité, puisque les diplômes lui assurent bon souper, bon gîte et le reste... Il n'y a dans toute une époque que très peu de consciences éveillées, très peu d'hommes qui pensent vraiment pour les autres; le reste constitue un troupeau qui va vers son destin sans trop savoir, dans l'obéissance des formules... Pour rétablir l'ordre, il faut que ceci vienne de cela : les formules de la pensée.

On trouve dans ce fait l'explication et l'excuse du principe d'autorité de l'Eglise catholique; comment assurer la permanence d'un idéalisme au sein de la tourbe, sinon par une volonté supérieure? Même le prêtre idiot représente quelque chose qui manque au radical : la nécessité de ne pas laisser périr une idée avant son temps. La lutte entre Bournisien et Homais tourne à l'avantage de Bournisien : le curé est plus bête que l'apothicaire, mais il lui ferme la bouche. Entre deux sottises, celle qui obéit a raison de celle qui se juge émancipée. La même religion qui ne tient pas debout dans l'esprit tient debout dans la réalité. Tout en a été ridiculisé et tout en est ridicule; pourtant, elle se conserve par la vertu des siècles dont elle sort. Les hommes qui la professent sont souvent de pures canailles, et c'est en son nom que les plus grands crimes ont été commis, mais elle répond à un passé dont la philosophie a refusé de tenir compte et à un avenir qu'il faut élucider.

III

LE CARACTÈRE S'AFFAIBLIT

D'ailleurs, le monde religieux et le monde philosophique d'avant la guerre convergeaient vers le même but. Ce que les philosophes radicaux érigeaient en règle, à savoir que, la fin

de l'homme étant ici-bas, il fallait profiter de toutes les occasions, se servir de ce que l'on savait pour tromper, berner et exploiter les foules, n'avoir d'honneur que ce qu'en donne la Légion d'honneur, et d'honnêteté que ce qu'exige le code, les cultes le mettaient en pratique, trompant et mentant pour s'assurer le meilleur, corrompant la multitude par un fétichisme tellement grossier qu'il ferait rougir une peuplade de singes; uniquement occupés d'empêcher la pensée de croître, d'assujettir les intelligences et de borner les talents. Tous, dans cette ronde de la sottise, pouvaient se donner la main et danser autour du diable comme à la fin de Sabbat. L'esprit public répondait à ce chœur insensé; il acclamait également les champions des deux partis qui ne se battaient que par jeu: le sépulcre blanchi, dont a parlé le Christ, occupait l'autel, chantait la messe et faisait des conférences !...

Suis-je trop dur? Sans doute, parce que les hommes sont ce qu'ils peuvent et que, personnellement, chacun fournira ses excuses. Celui-ci était pauvre, celui-là n'avait pas de méchanceté, l'autre ne pensait pas à mal, l'autre encore montrait des générosités; quelques-uns n'auraient pas tué leur père et leur mère. J'admets, dans une certaine mesure, qu'on trouve le problème de sa vie devant soi, à sa naissance, et qu'il faut le résoudre vaille que vaille. Seulement, il y a tout de même cette certaine mesure. Le Christ a aussi rendu à César ce qui revenait à César, mais ce n'était qu'une pièce de monnaie. Le Christ a fui, le Christ a vécu d'aumône, le Christ a tremblé à Gethsémani et a désespéré sur sa croix, et pourtant qui lui reproche cela? Supposerez-vous jamais un Christ exploitant ses disciples, un Christ trahissant ses frères, un Christ faisant des bassesses pour obtenir une autre croix que celle sur laquelle il est mort, un Christ hypocrite et menteur afin de ne pas se mettre mal avec Ponce-Pilate? Il a été faible, peut-être orgueilleux d'un trop juste orgueil, peut-être dur d'une trop juste dureté, mais y a-t-il en lui aucune de ces laideurs qu'on voit également au prêtre ambitieux et à l'universitaire arriviste? Sachez-le donc, l'époque péchait, non par le vice répandu, — car le vice a encore une relative grandeur qui est d'éprouver les corps et les âmes, de créer demain avec les maladies d'aujourd'hui, — l'époque péchait par l'affreux niveau des âmes dans leur avilissement.

C'est une chose remarquable comme, tout à coup, pendant les années qui précédèrent la grande guerre, la critique se fit bénisseuse. Qu'aurait-on critiqué? La morale dont je parlais tout à l'heure, ce lien avec l'infini, personne n'en tenait compte. A force de tourner ensemble dans la cage du temps, chacun avait pris toutes les ignominies de l'autre. Reprocher quelque chose à quelqu'un, c'était se condamner soi-même, se priver d'une source de revenu possible. L'indulgence, la tolérance, ces grandes vertus héroïques, devenaient ainsi de bas calculs. On obtenait bien davantage en étant l'ami de tout le monde. La féconde loi qui exige qu'un être contraste avec son prochain était méconnue au profit d'une aménité égoïste, d'une fausse bienveillance; s'il apparaissait une originalité, on la noyait dans un sirop d'appréciations douces-reuses: il n'y avait plus, du haut en bas, sauf quelques énergumènes de profession ou de tempérament, maîtres chanteurs ou fous, qu'une multitude amorphe, féroce quand même, mais d'une férocité souriante et hypocrite...

Les démagogues s'enfonçaient dans le même cul-de-sac en flagornant les masses. Le suffrage universel apprenait aux réactionnaires à voter pour des socialistes, aux socialistes à voter pour des réactionnaires. Il ne s'agissait pas de principes, mais de tactiques; et la tactique habituelle des conservateurs était de voter pour les pires radicaux, afin de discréditer le régime. Il est surprenant de constater que, dans cette débâcle, une véritable superstition prenait corps sur l'importance des masses. Ainsi, la guerre paraissait impossible parce qu'elle nécessitait le sacrifice d'un trop grand nombre d'hommes. C'était une superstition: elle ne manquait pas, toutefois, de se baser sur les lois économiques: on prouvait par les milliards du commerce et de l'industrie! En parler sous d'autres rapports aurait fait rougir des savants objectivistes. En fait, on pensait que la multitude est sacrée, que la mort de plusieurs millions d'hommes importe plus que celle d'un seul. L'Allemagne allait appliquer ce dogme sous les espèces de la terreur: par la plume de ses bons écrivains, elle avait décidé qu'il fallait faire des *exemples*, massacrer quelques centaines d'innocents pour éviter ensuite le meurtre de millions de soldats. Il s'agissait d'une proportion mathématique; la conscience, la responsabilité, se réduisaient à cette règle de trois:

qu'on peut tuer cinq hommes pris au hasard pour en sauver vingt-cinq autres également pris au hasard... Préservez la masse, tout est là : l'individu s'y noie. Cette théorie trouvait sa réplique en France dans les partis les plus opposés ; chez les républicains, par la divinisation du suffrage universel, chez les monarchistes par les idées, alors en plein épanouissement, où l'on condamnait l'individuel au profit du social ; forme sous laquelle on prétendait justifier la soumission à un roi ou à un pape. La guerre trancha le différend par le seul fait qu'elle eut lieu. L'humanité, la loi morale de l'humanité, s'adapta aux énormes massacres d'hommes comme elle s'était, dans les siècles passés, adaptée aux petits. Les millions de soldats tombèrent comme cent mille soldats. Aujourd'hui encore, l'histoire de la mort de Socrate ou celle de la mort de Jésus nous passionnent davantage que celle de ces morts collectives. On ne peut multiplier l'émotion par le nombre des victimes. Au delà de notre mesure de douleur, il n'y a plus de douleur. Cette guerre fut donc une guerre comme toutes les autres, et il fut prouvé que le nombre n'est rien en soi. Le contraire eût été surprenant dans une humanité qui a vécu à travers les âges sur le sacrifice des plèbes, surprenant aussi parmi des plèbes qui ont, à travers les âges, accepté leur malheur, en se roulant dans l'ignominie. Si une histoire de masses torturées et martyrisées avait pu émonvoir l'humanité, celle de l'esclave antique, musclé devant la meule où il broyait la farine, celle de notre ouvrier d'usine, alcoolisé et tuberculeux, dans sa crasse et son ignorance, auraient suscité cette émotion.

Ainsi donc, tout le monde relevait des mêmes défauts, nés des mêmes appétits : il n'y avait point de certitudes religieuses, mais seulement quelques fétichismes exploités ; il n'y avait point de convictions politiques, mais seulement de la misère et du vice mis en coupe. Sans doute, tous les temps ont vu ces déchirements de la conscience, ces errements de l'esprit, ces contradictions du sentiment ; reste à définir le degré où de pareilles choses peuvent exister sans détruire l'organisme qui les porte. On n'a pas de peine à pénétrer le secret : ces choses doivent être en rapport avec la réalité. La férocité du tigre, loin de détruire le tigre, tient sa race debout dans le monde, et le venin du serpent assure au reptile un

bénéfice incontestable; férocité, duplicité, griffes et poison répondent à leur objet : ils aboutissent à perpétuer l'espèce. Notre hypocrisie, notre mensonge, assuraient-ils le pain quotidien à la société où ils éclataient ? Le sépulcre blanchi suffisait-il à maintenir la nation dans son orbe ? Je ne veux pas examiner comment des sociétés plus scélérates que les nôtres ont pu évoluer au grand soleil : leur scélératesse est un produit adéquat à l'ignorance, à l'inconscience du temps ; mais lorsque nous étudions ces temps-là, nous ne faillons pas à mettre le doigt sur la cause des maux dont ils furent déchirés : nous découvrons l'obscur tâtonnement des ancêtres, et nous avons envie de leur crier gare. Il leur aurait été si facile de parer aux famines, aux pestes ; hélas ! pouvaient-ils concevoir les solidarités qui les ont supprimées ? La mesure dans laquelle ils l'auraient pu marque le degré de leur faute ; la mesure dans laquelle nous pouvions éviter le malheur de la France marque aussi le degré de notre faute. Le sépulcre blanchi, et l'esprit public qui y correspondait avant la guerre, n'était pas à la hauteur de l'époque : l'esprit public était faible, lâche, amolli de paresse et d'abandon ; fonctionnaires et magistrats, savants, artistes, tous roulaient sur la pente du moindre effort : sciences d'application, art de mensonge, littérature de mots. Les hommes restés grands dans cette misère universelle cherchaient une fonction digne de leur âme et, ne la trouvant pas, se repliaient en attendant la crise qui libérerait la conscience humaine. Le pays, chaque jour, s'enfonçait à l'abîme de l'alcoolisme, de la tuberculose, de l'infécondité. Une paresse gagnait les membres après la tête. Les services publics, sensiblement, perdaient leur honnêteté. L'hygiène s'employait à peine à l'entretien des hôpitaux et à la propreté des rues. On continuait de bâtir dans Paris d'immenses casernes en hauteur où l'on s'efforçait de faire vivre des enfants souffreteux, poursuivis par la haine des concierges et des propriétaires...

De tels maux étaient signalés par la presse, par le roman, par le théâtre, mais ceux qui en parlaient offraient ces sortes de remèdes qui s'appliquent aux symptômes. Les sépulcres blanchis, épars dans les emplois, n'étaient pas les derniers à s'en émouvoir ; ils s'empressaient d'y répondre par un flux labial désordonné, et, s'agitant beaucoup, ne produisaient

que du vent. Une bande de dénonciateurs naquit alors qui vint prendre sa place entre les créatures du gouvernement et ce qui restait d'énergique dans l'opinion. Ces hommes firent là même besogne qu'on voit faire aux mendiants professionnels, lesquels déshonorent et discréditent la pauvreté. Ils créèrent un chantage qui s'arrêtait et reprenait selon les besoins. Les sottises, les abus si nombreux de l'administration, leur évitaient de mentir ; mais, comment la vérité, devenue l'objet d'un trafic, aurait-elle eu une influence féconde sur le développement national ? Personne ne savait plus jamais si le bien de l'Etat se trouvait en cause, s'il s'agissait de faire décorer un bandit, ou de décrocher des commandes pour les grandes usines... Les journaux, ces grands journaux soi-disant indépendants que les dernières années avaient vus naître et prospérer, étaient aux mains d'hommes d'affaires, grands industriels et grands entrepreneurs, qui prenaient à gage les députés ministrables et les anciens ministres. Aucune voix libre ne s'y entendait, à moins qu'on n'eût besoin d'une honnêteté pour couvrir des infamies plus grandes qu'à l'ordinaire ; et alors la vertu servait à la fortune du vice.

IV

SCEPTICISME ET DÉSORDRE. L'OBJECTIVISME.

Un scepticisme général était né d'une pareille situation : à part le troupeau des ignorants, des sots, des niais, des imbéciles, personne ne prenait plus au sérieux les articles parus dans les journaux : on savait que, derrière le ronflement des phrases, se trouvait un homme sans foi, sans moralité, sans bonté. La crainte d'être berné — si sensible au Français spirituel — empêchait qu'on se laissât toucher par autre chose que par les attaques personnelles. Encore celles-ci avaient-elles perdu de leur importance ; elles n'entraînaient plus, comme jadis, de longues polémiques. Les réponses faites à un journaliste de mauvaise foi laissaient dans l'esprit des foules un doute en faveur de l'accusateur. La probité politique devenait une tare, parce qu'elle fournissait un point vulnérable à la canaille. Il est assez indifférent aux bandits d'être traités pour tels, mais la diffamation est insupportable aux braves gens. De plus en plus, les coquins faisaient litière des préjugés ; de

plus en plus aussi, les honnêtetés d'imitation se dépouillaient d'une enveloppe incommode qu'ils remplaçaient, pour les besoins d'une cause toute personnelle, par l'hypocrisie. Cette évolution rencontrait à mi-chemin l'évolution qui livrait le pouvoir à la médiocrité. D'ailleurs, les allées et venues du journal aux bureaux établissaient une communauté d'intérêts qui ne laissait guère de place pour d'autres sentiments que celui de tirer profit des situations. On avait tant à faire d'exploiter la riche veine de la bêtise des masses qu'on ne songeait plus à s'entredévorer : Pecus offrait sa laine, les mauvais bergers préparaient leurs ciseaux...

Le tableau que je viens de tracer, quelque véridique qu'il soit, offre un point de vue faux que je signale d'autant plus volontiers que je n'ai guère d'autre moyen de différencier une critique désintéressée de celle que font les candidats aux Chambres. Les grands coupables n'étaient ni les journalistes, ni les magistrats, ni les députés : il n'y avait qu'un coupable collectif, l'opinion. Je dénonce tout de suite son action néfaste, lorsque, sous les espèces du jury, elle condamnait, en cours d'assises, l'honnête homme, acquittait le gredin. Cette action se reproduisait de mille manières ; tantôt, on acclamait le mensonge, le faux, la déloyauté, tantôt, ceux-là mêmes qui avaient attaqué ce faux et ce mensonge réclamaient en faveur d'un criminel. Il régnait ainsi un redoutable désordre dans les consciences. Personne ne savait plus en quoi consistait la moralité ; les uns se reliaient à tout ce que les sociétés ont commis de crimes collectifs par intolérance et par duplicité, les autres oubliaient qu'une juste colère est la seule forme qui puisse tenir l'humanité en garde contre le crime. La loi universelle au nom de laquelle a été répandu, durant la plus odieuse guerre, le sang de millions de victimes, montre que l'indigne pitié ne saurait répondre aux besoins d'une organisation supérieure : la punition du criminel demeure une nécessité, et sa mort comme sa vie devra, pendant longtemps encore, être sans intérêt pour le philosophe.

Il se marquait donc une double tendance à l'affaiblissement du caractère public : l'injustice des uns rejoignait la molle justice des autres, et tout coïncidait à créer un état d'esprit où le mal n'existait plus en soi, mais seulement par les circonstances, les hasards et les succès. Ce n'est pas la dernière fois

que nous constaterons, dans cette étude, le concours de partis soi-disant opposés ; il y a cent cas, où les formes adoptées par les socialistes vinrent collaborer avec celles adoptées par les réactionnaires ; et, en ceci, il ne se découvre aucune complicité consciente : c'est par défaut de subtilité, ou pour obéir à des courants populaires irrésistibles, que ces formes correspondaient ainsi. La faiblesse du critère socialiste a plus fait pour amener la guerre, que le socialisme prétendait combattre, que toutes les extravagances des chauvins. A tout prendre, il valait encore mieux être tenu en éveil par des cris furieux, qu'endormi par de fausses hypothèses pacifiques. Cependant, les deux attitudes menaient également aux catastrophes : la sottise chauvine, par le dogme de l'infailibilité militaire, ne nous ouvrirait pas moins le chemin de la défaite, que l'ineptie démocratique par sa présomption du mérite des foules. Les exemples d'une semblable coopération de partis adverses se retrouveraient par centaines dans les diverses branches de notre activité : la raison en est si simple qu'un enfant la devinerait, et si complexe qu'un philosophe passerait sa vie à l'analyser : elle se résume en ceci, qu'il est aussi impossible de ne pas tenir compte des lois de l'évolution antérieure que de se refuser à toute évolution nouvelle, et que ceux qui prétendent oublier le passé comme ceux qui prétendent anéantir le futur sont également ridicules. C'est pourquoi les socialistes servent la politique de Louis XIV et les monarchistes se réclament de la Révolution !...

Je voudrais encore, avant d'aller plus loin, donner un exemple de cette erreur où tombe la médiocrité, quand elle veut particulariser à l'excès et qu'elle croit pouvoir se passer du conseil des grands hommes. Pour parer à une faiblesse de jugement qui n'est proprement qu'une faiblesse de caractère, les bons professeurs, de tous pays, avaient imaginé ce qu'ils appelaient la méthode objective : elle consistait, selon eux, à laisser les conclusions sortir toutes seules d'une multitude de documents, de faits, sans que la personnalité du commentateur apparut. Or, les documents et les faits, semblables en cela à toutes les choses de ce monde, offrent des milliers de faces différentes : plus il y a de faits, plus la diversité est grande, plus il y a de solutions possibles ; chacune de ces solutions étant conforme à l'esprit qui les considère. La vérité a tou-

jours été, sera toujours subjective, parce que le but de la nature n'est pas de créer des objets, mais des êtres. Seul, l'être, par sa complexité, répond à la complexité de la vérité. Les faits, les documents sont des épisodes. Un fusil, de la poudre, des balles, voilà des objets; le chasseur est le sujet, et si, depuis des centaines d'années, il tire juste, ce ne sont ni le fusil, ni la poudre, ni les balles qui en sont la cause. L'objectivité est un « après coup ». Les braves gens qui feront de l'objectivité au sujet de la guerre, et après la guerre, auraient été bien empêchés d'en faire avant. Je prise davantage l'homme sagace qui aurait deviné que les Allemands cherchaient à nous anéantir et qui nous aurait préparés à les combattre. En fait, il n'y a rien eu d'objectif dans la grande guerre; il n'y a eu que des causes universelles, morales, psychologiques. L'objectivité ici devient une fantaisie. Même les fameuses lois économiques n'ont pas tenu à l'épreuve. On peut toujours dire qu'un voleur vous envie votre montre; mais les raisons pour lesquelles il ne vous vole pas cette montre ne sont pas des raisons économiques. Le bavardage oiseux des savants autour de l'Allemagne, qui avait besoin de telle et telle chose, ne fait que signaler les besoins de l'Allemagne; or, ces besoins, tous les pays les ont: ce qui importe, c'est de savoir pourquoi, chez elle et non chez nous, ces besoins menaient à la guerre: cela tient au caractère de la nation, et le caractère est lié à tout autre chose qu'à l'économie politique.... Il est vrai que toute l'histoire des organismes se trouve dans la nécessité de manger, et, cependant, cette nécessité a donné naissance à cent formes diverses, depuis les lions dévorants jusqu'aux brouillantes brebis; il y a une complexité organique que nous retrouvons aujourd'hui dans notre esprit, et rien que là. De ce que la subtilité soit faite avec de la simplicité, il ne s'ensuit pas que la subtilité soit de la simplicité; aussi la simplicité des lois économiques est-elle dominée par la subtilité des lois universelles. Les Allemands ont vu tous les avantages qu'ils allaient retirer de leur victoire; mais c'est cette victoire qui les a tentés: elle les a empêchés de prévenir les maux de la défaite. Si l'on peut s'aveugler avec les lois économiques sous les yeux, d'où vient l'aveuglement? Soyez bien assuré que chez le plus savant économiste germanique, il a surgi, au moment de la guerre, une sorte d'enfant frénétique et féroce. Un de

mes parents vivait en Suisse, porte à porte avec un professeur d'histoire à l'Université de Berne, Prussien d'une politesse extrême, voire excessive, rond, jovial, l'air du plus paisible bourgeois. Lorsque la guerre fut certaine, ce professeur, dont l'objectivité s'appliquait à prouver, par toutes les lois économiques, que l'Allemagne était la première nation du globe, redevint un gamin agressif, qui parlait du viol des Françaises avec une lippe immonde, et se réjouissait à la prévision des massacres. Les lois économiques étaient loin : les vices personnels, la haine, l'envie du bon professeur emportaient tout ; vous lui auriez offert une paix basée sur les avantages économiques les plus sérieux, il vous aurait envoyé promener !

Cette contradiction offrait jadis des contrastes horribles ; elle se nuance de nos jours plus délicatement : voilà le progrès. Longtemps, la barbarie a survécu à l'influence de la doctrine de Jésus : il y eut des prêtres spoliateurs, massacreurs et tortureurs qui reprenaient au compte de leur divin maître la férocité des anciens, et des bourreaux hantés par la doctrine de douceur et de tolérance : nous voyons clairement aujourd'hui ces anomalies ; les contemporains ne les apercevaient pas. J'ai tenu à en signaler la présence au milieu de nous : elles peuvent servir à expliquer quelques conversions éclatantes. Chaque époque se rassure comme elle peut au sujet de ses méthodes : les nôtres ont été appuyées sur des certitudes scientifiques ; nous avons cru les rendre de ce fait indestructibles ; mais leur caducité est apparue par le défaut d'action sur les individus. Le petit-fils de Renan est devenu un catholique embrasé ; Charles Péguy, révolutionnaire, positiviste et antimilitariste, a fini sur le champ de bataille, dans un esprit qui rappelle nos meilleurs guerriers et nos plus grands saints. De tels exemples peuvent être multipliés par cent mille.

V

LES CRITÈRES RATIONNELS

A défaut d'une autre moralité à tirer de ces constatations, elles rendent apparente la faiblesse des critères rationnels : ils doivent s'élargir si l'on veut renforcer les méthodes. D'ailleurs, cette faiblesse fut exploitée par le scepticisme de notre temps. L'ironie est un contrôle lorsqu'elle offre de la vigueur ;

ce n'est plus qu'une justification de misère intellectuelle quand elle aboutit au doute. Nos meilleurs esprits s'appliquèrent à montrer que toute chose se présente sous des aspects opposés, que la sainteté mène à l'enfer et la méchanceté au ciel. On voulait voir une supériorité assurée de l'esprit dans le défaut de conclusion; or ce défaut n'est qu'une lâcheté, quand il ne provient pas d'une juste défiance. Ne jamais conclure, afin de ne pas se compromettre, indique plutôt un souci égoïste qu'une sage modestie. Il est assez facile d'imaginer ce que deviendraient des mathématiques où aucun problème ne serait jamais résolu, une chimie où l'on ne formerait jamais aucun corps !... La philosophie ne doit pas moins prouver son efficacité que la science. Il vaut mieux bravement se tromper en concluant que de tromper les autres par de perpétuels jeux de l'esprit... Ainsi les vues de Napoléon sur les sciences morales et politiques se trouvaient justes : l'idéologie s'y donne cours à travers l'objectivité, les documents, les faits. Cette idéologie laissant les âmes en suspens, il n'est pas surprenant qu'on lui ait préféré les imaginations des romanciers : ceux-ci ont l'obligation de donner la vie à des personnages, et chacun, en se mettant à la place de ces personnages, reconnaît la justesse ou la fausseté des vues de l'auteur. Nul philosophe, nul économiste, en ce siècle, n'approcha d'un Balzac, d'un Stendhal, d'un Flaubert, romanciers qui ont fourni à l'élite du pays des milliers d'états, d'esprit, créé des centaines de types, lesquels, pour n'avoir pas la rigueur des chiffres et l'authenticité des textes, n'en donnèrent pas moins une idée plus juste de la vie, et surtout une idée plus haute, plus passionnante, plus complexe, que tout le travail des économistes et des philosophes. Ces derniers commettaient une erreur fondamentale que rien ne pouvait atténuer : il faut des motifs d'existence ; je l'ai dit pour la loi morale, je suis forcé de le répéter pour la vérité scientifique. L'étroitesse de savants qui confinent l'esprit humain dans un objectivisme forcé ne peut satisfaire des êtres vivants. Plutôt que de se laisser enfermer dans la cage d'écurie de l'observation, de l'expérimentation, de la documentation, les hommes, par un coup de tête, se jettent aux plus grandes absurdités de la foi. Nos économistes, nos philosophes, nos savants ont trop souvent apporté une hâte de médiocres à cerner les connaissances humaines ; ils faisaient

ainsi du bon travail, découvraient des choses curieuses, mais rapetissaient l'âme. Quelques-uns possédaient des facultés supérieures, mais combien furent des nullités ! Il y a pour ces dernières une porte d'entrée-chinoise : les agrégations. Ces agrégations dispensent de génie. La faveur aidant, les bavards encombrant les chaires. Possédant par le prestige des diplômes une autorité indiscutable, on défend cette autorité en attaquant toute autorité qui se fonderait sur une supériorité intrinsèque. S'il est vrai que les prêtres gardent toujours l'empreinte de l'Eglise, et, même indignes, prétendent à gouverner les âmes, il n'est pas moins vrai que l'universitaire a toujours en main la férule dont il éloigne le profane... Diminuer pour régner est le mot d'ordre, et l'on forme une barrière autour de la joie de pérorer et de celle d'acquérir les distinctions honorifiques. Un peuple rêvant de quelque lumineux avenir ne trouve point d'appui sur cette masse inconsistante. La tristesse du rite peut, dans une certaine mesure, être suppléée par l'enthousiasme intérieur ; les protestants ont ainsi remplacé la magnificence des temples catholiques et la splendeur des messes par les communions ferventes et la poésie des cantiques : le rite universitaire, à qui rien n'interdisait d'être le plus grand et le plus beau, se meurt d'une médiocrité triomphante et d'une méthode aride.

VI

LE RENOUVEAU IDÉALISTE (1)

On ne saurait nier que la loi universelle fait se développer les sociétés dans le sens de la bonté et de la justice ; encore ces vertus perdent-elles toute signification quand elles sont interprétées avec l'intention de diminuer la complexité de l'univers. Cette complexité, — la longue chaîne animale en est une preuve matérielle, irréfutable, — cette complexité seule apparaît nécessaire. Si nous ne pouvons l'atteindre par la conscience, nous l'atteindrons par l'inconscience. Ainsi, une société ne se débarrasse de la maladie que par son succédané, l'hygiène, c'est-à-dire par des soins systématiques, capables de suppléer les complications nées de la maladie. Dans quelle mesure l'hygiène peut-elle obtenir ce résultat ? Déjà, nous

(1) Quelques lignes reproduites de l'auteur sont entre guillemets.

avons établi une thérapeutique sur la maladie limitée ; au lieu du mal mortel, des vaccins et des sérums nous donnent le mal bénin. Poussée trop loin, une telle méthode rencontrerait des résistances invincibles, parce que l'étude des complexités nécessaires fait voir que nous devons nous relier fortement aux états antérieurs que nous appelons du nom général de *nature*. Toute la thérapeutique connue, de *cette nature*, a consisté dans l'adaptation, qui est ici de l'endurcissement, ou dans la sélection. Nos médecins devront établir une cote mal taillée entre cet endurcissement et leurs remèdes. Je cite ce cas spécial pour montrer l'inanité des remèdes sociaux basés sur la recherche pure et simple du bonheur. S'il faut mériter et, en quelque sorte, gagner sa santé, il faut aussi mériter et gagner son bonheur. Quand on formule une pareille proposition au sujet d'une société, cela paraît monstrueux, parce que nous ne séparons pas la justice de l'individu ; mais il suffit que les lois universelles fassent cette séparation ; nous n'avons qu'à nous incliner jusqu'au moment où la connaissance de ces lois, en tant qu'elles s'appliquent à notre époque, sera suffisante. La meilleure règle, pour des cerveaux médiocres et des cœurs engourdis, est la loi morale, celle que les générations précédentes ont appelée Dieu. De longtemps, la subtilité philosophique ne pourra suppléer le symbolisme religieux : imaginez, en effet, la longueur des pages que je viens de consacrer au problème qui m'occupe, et voyez combien miraculeusement le langage religieux le résume en quelques phrases :

« C'est à Dieu qu'appartient notre sort dans cette guerre. Lui seul décidera entre nos adversaires et nous, et les victoires qu'il nous accordera, comme les châtiments et les épreuves qu'il nous infligera, nous les aurons également méritées par l'état de notre âme collective, par nos vices et nos vertus, par notre insuffisante ardeur au bien ou notre effort vers le mieux, par notre lâcheté, ou notre vaillance, notre paresse ou notre activité. Les desseins de ce Dieu nous sont inconnus parce qu'ils nous dépassent : nous devons essayer de les pénétrer, en nous y soumettant d'avance avec ferveur. »

N'est-ce pas l'esprit que nous avons tous au moment de la retraite de Charleroi ? L'heure de l'épreuve que nous n'attendions pas était venue, comme elle vient toujours : cette épreuve

nous atteignait durement ; nous ne pouvions plus être sauvés que par un miracle, et nous attendions ce miracle, en nous remettant, avec nos fautes et nos vertus, dans la main du Dieu tout puissant...

Remarquez que les féticheurs de profession, autant que les philosophes athées rabaissent ce miracle en le particularisant : pour les uns, il est dû à l'intervention gracieuse de quelque saint, de la Vierge, du Sacré-Cœur, à des prières, à des pratiques ; les autres l'expliquent par le hasard, par le talent des généraux, par le désarroi de l'ennemi : les uns insultent à la loi morale en la ramenant à la magie, les autres en la limitant à des considérations secondaires. Nos prêtres sont armés par la Bible, et surtout par le Nouveau Testament, de toutes les formules nécessaires pour donner à l'événement sa magnificence religieuse, et nos philosophes peuvent le revêtir d'une grandeur historique en se basant sur la haute philosophie et la haute science : ils n'y ont vu jusqu'ici, les uns et les autres, qu'une occasion de se montrer.

Le renouveau idéaliste parut aux armées, mais il revêtit des formes contradictoires : la religion, née de la crainte s'y répandit en scapulaires, médailles bénites, prières efficaces ; la haute religion s'y manifesta en un retour vers Dieu, en une espérance d'immortalité, en la croyance vague et philosophique d'un Destin supérieur à l'homme, mais pitoyable à sa détresse. Chacun s'efforçait d'organiser son angoisse : elle était affreuse : la guerre de tranchées la rendit horrible ! Nos pauvres soldats gelés, mouillés, transis, attendaient l'inexorable pendant de longues heures. Ils avaient sous les yeux le spectacle de blessés que la férocité allemande ne permettait pas d'aller ramasser : ceux-ci, pendant plusieurs jours, gémissaient et s'agitaient dans les affres de l'agonie : enfer promis à chacun ! Il périssait tellement de monde dans les combats qu'on ne pouvait raisonnablement espérer d'échapper au massacre. Le sifflement des balles arrivant par centaines de mille des fusils, des mitrailleuses ou des obus à shrapnells ; l'éclatement de ces mêmes obus avec des explosions épouvantables, rendaient la vie à ce point précaire qu'il fallait à chaque instant se préparer à la mort. Aux heures d'accalmie, on s'accrochait comme on pouvait, dans l'obscurité de sa conscience, à tout ce qui avait jadis soutenu l'âme : on se rappelait les messes éclatan-

tes, la vie des saints ; on évoquait telle figure de prêtre promettant l'immortalité ; on se rappelait les enthousiasmes idéalistes ; on enviait la foi des simples qui passaient leurs nuits en prières ou en chants religieux...

Sensiblement, la haute civilisation ne comprendra pas la guerre : elle aura été intégrée, elle se confondra avec l'industrie, le commerce, les luttes de l'esprit ; il est donc naturel de penser que ceux des nôtres qui se rattachaient à la haute civilisation se trouvaient les plus déconcertés ; ils se sentaient aussi plus responsables. Beaucoup d'entre eux avaient été les zélateurs d'un noble humanitarisme. Leur erreur apparaissait comme une faute devant cette œuvre de massacre à laquelle ne correspondait pas l'outillage de leur âme. Plus ils s'étaient élevés haut dans la facilité des grandes abstractions, plus il leur était difficile d'accepter maintenant la vérité trop basse. D'autres, souvent de méchantes brutes, leur avaient crié qu'ils étaient des rêveurs : ils avaient haussé les épaules ; le fait leur dessillait les yeux. Les Allemands qu'on regardait comme des frères, auxquels on supposait une volonté pacifique et des idées généreuses, non seulement avaient déclaré la guerre, mais, visiblement, conspiraient depuis plusieurs années pour l'obtenir et se dressaient devant l'Europe avec la résolution antique de réduire les autres peuples en esclavage. Le dessein arbitraire du pangermanisme allemand arrivait, contre toute prévision, à s'établir dans la réalité. Devant cette réalité, il fallait changer l'armure de sa conscience : les théories qu'on avait échafaudées trop aisément s'écroulaient : une haine sainte remplaçait l'ancien amour, et l'on s'apercevait tout à coup qu'on peut pécher dans l'excès du bien comme dans l'excès du mal.

VII

LA RUSTICITÉ ALLEMANDE

D'autres étudieront objectivement l'Allemagne et prouveront, ce qu'on prouve toujours par l'abondance stérile de la documentation, que ce pays fut dominé par des considérations économiques. Mon étude est subjective. Il ne faut pas une montagne de faux papiers et de chiffres adultérés pour comprendre une des lois les mieux établies de l'histoire, qui fait passer l'hégémonie politique et, sans doute aussi, dans une large

mesure, l'hégémonie civilisatrice, des peuples moins rustiques aux peuples plus rustiques. Tout se passe comme si l'organisme des nations s'usait et vieillissait, comme s'il existait vraiment des nations jeunes et des nations vieilles. En réalité, ce que nous appelons civilisation est la forme sous laquelle nous remplaçons la stabilité naturelle par une instabilité supérieure. Si l'on supposait une évolution normale, elle prendrait des milliers d'années; alors, chaque peuple s'avancerait prudemment dans la voie du progrès, ne faisant un pas qu'après s'être assuré du pas suivant. Mais ce n'est pas là le processus naturel. L'espèce se crée et se complète de la mort de l'individu. Il n'y aurait pas eu d'espèce sans cette mort; l'organisme, dans l'univers, serait apparu d'une seule pièce, évoluant vers des fins inconnues; l'espèce est le moyen de gagner sur le temps: l'individu peut risquer un développement qui rompt sa stabilité, qui rend sa vie précaire, mais s'ajoute aux moyens de l'espèce. Ainsi apparaît plus profonde la Genèse quand elle dit: « *Parce que tu as mangé de l'arbre de la science du bien et du mal, tu mourras.* » L'être meurt *parce qu'il se détache du tronc commun et s'adapte à un nouveau milieu pour une adaptation éphémère*: il transmet à son descendant les forces du tronc commun et une partie de celles qu'il a acquises dans les milieux nouveaux; de plus, sa vie, dans ce milieu nouveau, retentit sur tout le tronc commun. Celui-ci ne meurt point, mais il se complique de ce que les individus, au péril de leur vie, vont chercher dans les milieux nouveaux. Une telle association assure la durée de l'espèce avec son développement rapide. Toute l'histoire de nos civilisations s'y retrouve: sur la base rustique se sont élevées des organisations délicates qui ont cherché la complication au péril de leur vie. A cette complication il faut, malheureusement, tout sacrifier de la rusticité qui assure cette vie: les peuples de la civilisation s'affinent en perdant la vitalité, s'affinent parce qu'ils perdent la vitalité. Dès lors, les peuples les moins civilisés conservent la rusticité, et, seuls, demeurent aptes aux transformations de l'avenir. Pour bien saisir une pareille loi, il faut se figurer les moyens employés par ce que nous appelons la nature; elle choisit brutalement parmi les êtres ceux qui résistent le mieux aux causes de destruction: elle fait mourir tout ce qui est malade, tout ce qui ne peut supporter la famine, tout ce qui ne peut supporter

la fatigue ou les intempéries : elle ne laisse debout que des individus sains et adaptés : il importe peu que ces adaptations soient grossières, pourvu qu'elles tendent à faire durer l'individu : nourriture d'assimilation difficile, long jeûne, chasses, courses, existence en plein air ; toutes forces, en somme, appliquées à répondre à des nécessités extérieures, et, par là, créant des organes robustes. Dans le même temps, les sociétés polies cherchent à diminuer la lutte pour l'immédiat, à répondre à des besoins du second degré : elles créent des nourritures d'assimilation facile, et telles que les forces générées par ces nourritures soient largement en excès sur les forces exigées pour leur conquête : elles attribuent ces forces à des structures nerveuses, complexes, peu stables, menacées. Les organes perdent ainsi une robustesse devenue inutile : le civilisé côtoie sans cesse la maladie que, d'ailleurs, il s'applique à guérir, ce qui diminue d'autant la rusticité générale : bref, il remplace des organes individuels par des organes sociaux ; mais il n'a pas le temps d'intégrer ces organes : porté par son groupe, par le concours des intelligences que nous appelons la raison, il va bien au delà des limites où le développement ne touche pas à l'espèce : *il s'affaiblit*. Bientôt, ayant dépassé le stade où la pensée s'applique efficacement à la réalité, il fait de la pensée un usage dangereux : il l'emploie pour elle-même, pour la jouissance qu'il en tire, et il recherche aussi les sensations, origines de la pensée, uniquement pour la jouissance qu'il en tire. Le peuple voisin, demeuré rustique, n'a suivi l'évolution que de loin : pourtant, il n'y a pas été complètement étranger : il apporte des organes robustes, des appétits nouveaux. Le chemin parcouru par la nation civilisée n'était qu'une suite de dangereux tâtonnements que le rustique, par les grâces de l'éducation, parcourt avec rapidité. Un domaine nouveau se présentera bientôt : le civilisé l'avait entrevu, mais alors qu'il n'avait plus les forces nécessaires pour le conquérir ; le rustique s'élancera dans ce domaine jusqu'à ce qu'il soit, à son tour, emporté par son élan vers la décadence.

Tel est le mécanisme qui a toujours mis finalement l'hégémonie entre les mains des nations rustiques.

Certes, l'Allemagne offrait cette rusticité : elle l'avait préservée avec l'instinct des peuples qui paraît tellement illogique à la logique révolutionnaire. L'Allemand, et plus particulièrement le Prussien, est une brute : il le sait et s'en glorifie. Les exemples

à donner comme preuve de cette glorification sont encore sous les yeux. Depuis le Kaiser, jusqu'au dernier soldat, tous ont des mots de brute. Même quand ils eurent l'intention de la politesse et de l'humanité, leurs sentiments ne purent sortir de la gangue où le génie national les enfermait. Les mots d'esprit de Bismarck sont d'inhumaines plaisanteries. Leurs socialistes, dans les congrès de la paix, s'arrêtent butés, avec, au fond d'eux, le fascinant pangermanisme, le rêve du soudard propre à toute la nation. Leurs philosophes admettent des théories qui ressemblent à des coups de poing, dépassant toute mesure; sans goût, sans tact, ils vont jusqu'au bout de leurs idées, dans une poussée sauvage. Leur musique a quelque chose de violent, de heurté parmi la beauté supérieure. Est-ce à dire, comme le voudraient certains historiens français, que cette barbarie soit une infériorité manifeste et telle qu'il existerait entre notre civilisation et la civilisation allemande une distance que celle-ci ne pourrait plus jamais rattraper? Il faut s'entendre. *La rusticité efficace*, ou la rusticité qui doit mener à l'hégémonie, n'est pas la primitivité. La civilisation, le progrès de l'être, ne seraient qu'un vain mot si la rusticité ne constituait pas une moyenne. Il y a des rusticités qui sont des déchéances. L'étude des espèces géologiques suffit à nous faire voir que des poissons de l'océan secondaire continuent à vivre de notre temps. Ces poissons ont été les contemporains d'autres qui donnèrent naissance aux poissons à squelette intérieur et ainsi à la chaîne animale dont l'homme est le dernier échelon. Personne ne supposera un instant que ces poissons qui ont gardé la rusticité du secondaire soient destinés à prendre l'hégémonie sur l'homme. Avec moins d'apparence absurde, on peut admettre tout aussi fortement que les Papous, les Fuégiens ou les Australiens autochtones ont raté le train universel et demeureront à jamais en arrière. Il n'y a qu'à pousser cette idée, en approchant de plus en plus de nos peuples européens, pour arriver à comprendre que la rusticité est une moyenne assez délicate. Le Prussien apparaît alors une brute relative : la France n'offre que des civilisés relatifs. Faudrait-il aller bien loin pour trouver chez nous des barbares aussi grossiers que les Junkers poméraniens, et pour trouver chez les Allemands des civilisés aussi raffinés que nos plus souples hommes du monde? Ainsi la rusticité qui est, au début,

un contraste violent devient une nuance perceptible seulement à une intelligence supérieure. Le fait qu'on rencontre quelque chose de violent, de guerrier dans la musique de Wagner n'exclut pas qu'il s'y découvre aussi une supériorité de talent. Le fait qu'il se trouve quelque chose de délicat, de fin, de distingué dans la musique de Massenet n'implique pas la hauteur du génie. L'art est une cote mal taillée entre l'abondance des matériaux et leur mise en œuvre. La prétention du musicien français à une musique claire a été généralement la prétention d'imposer une musique pauvre. Le tempérament de nos artistes aurait pu faire dominer la mise en œuvre sur les matériaux, et réclamer avec justice la palme, mais à la condition que cette mise en œuvre ne devînt pas un moindre effort, une recherche méthodique, un essai de suppléer à la complexité organique; bref, un retour sur soi, une jouissance de la minute, une virtuosité nerveuse, une adaptation, non point au vaste univers, mais à la petite société française. L'irritation contre Wagner fut trop souvent, est encore trop souvent, de la colère contre un musicien qui oblige à l'effort, à la pensée : l'orgueil français, qui n'accepte pas une infériorité tellement manifeste, au lieu de répondre par un développement, a répondu par de la critique. Cette lutte se résume dans les fameuses théories de la clarté : le génie latin serait plus clair que les autres ? L'absurdité évidente d'une semblable proposition n'a pas arrêté le flux labial intarissable du professeur. En fait, une chose n'est claire que parce qu'on la comprend. L'algèbre ne sera jamais claire pour un Andaman ou pour un Papou. La clarté tant prônée n'est que l'échappatoire par où se sauve le moindre effort. Savoir exprimer clairement des idées claires, cela veut dire qu'on sait par cœur des phrases qui étiquettent des idées banales. Non seulement les Latins ne furent pas clairs, mais leur langue est aujourd'hui encore pour nous une sorte de puzzle : c'est que le génie de Rome s'appliquait à rendre au moins l'expression difficile, exercice qui suffisait à l'entraînement de l'esprit dans un temps où il n'existait aucune science, où tout aboutissait dans le langage.

« Il n'y a donc pas lieu de regarder la rusticité des Allemands comme une irrémissible infériorité de nature. La grossièreté même qui s'y rattache est une défense plus qu'une impuissance. Les Grecs pouvaient la reprocher aux Romains, mais ceux-ci

la cultivaient avec raison, sentant que le destin ne leur permettrait pas de s'isoler dans une politesse excessive, qu'il leur faudrait répondre aux barbares dont les hordes belliqueuses et cruelles les harcelaient. » En regardant autour de nous, nous observerons que cette grossièreté et cette rusticité sont l'apanage de ceux de nos artisans qui luttent avec les intempéries, avec la terre, avec la mer : on ne voit pas aisément un cultivateur délicat, hésitant à tremper ses mains dans le fumier, un marin craignant le mal de mer ou le frottement d'un câble sur sa paume... Les qualités physiques qui permettent d'accepter les rudes tâches sont entretenues par un état d'esprit qui fait dédaigner les protections. L'infatigable montagnard éprouverait du mépris pour ceux des siens qui remplaceraient la simplicité des repas par un luxe de table quelconque. Dans le peuple, on traite durement la maladie et le malade, non par manque de cœur, mais par le sentiment qu'une tendresse est une faiblesse. L'ouvrier met une sorte de coquetterie à garder des façons grossières. La virilité semble en rapport avec un peu de brusquerie, et les petits garçons préservent leur rusticité en refusant de se mêler aux jeux des filles, qu'ils doivent, par principe, trouver mièvres et indignes d'un mâle...

D'ailleurs, la grossièreté de l'Allemand se retrouve chez tous les hommes du Nord : elle s'accompagne de gloutonnerie égoïste, et d'une sorte d'hypocrisie spéciale, née de la timidité, cet instinct farouche du sauvage... Dans quelle mesure une semblable grossièreté doit-elle entrer, de nos jours dans la *rusticité efficace*, voilà le problème. Naturellement, le Teuton s'en fait une gloire : les lâches et infâmes boutades de Bismarck, les lourdes menaces criminelles d'un Hindenburg, les théories suant le sang et le massacre d'un Bernhardt, la perfidie d'un Bethmann ou d'un Jagow aussi bien que l'hypocrisie religieuse de Guillaume II, tout cela paraissait au parvenu dans son salon orné d'objets en ferronnerie, tout cela paraissait de la *grandeur*. La cruauté vraie, la férocité auraient pu l'être : mais cette gouaillerie à froid, cette impertinence calculée, cette négation de l'honneur et de la bonté, impliquaient une mise en scène volontaire, devenaient une attitude précoce, l'attitude théâtrale d'un peuple qui n'a pas eu le temps de se composer une attitude dans la vie et dans la réalité...

Pour tout dire, l'Allemand, après 70, manque de naturel.

Surpris par la victoire et par le succès, il porte mal l'un et l'autre. C'est la grande raison de sa haine contre le Français : celui-ci, même dans la médiocrité, a de l'allure, une tranquille possession de soi. Le peuple de France est un peuple bien élevé, non pas que sa politesse réelle soit plus grande, mais, de même qu'un enfant du monde garde toute sa vie une aisance que le parvenu ne peut plus acquérir, de même le Français n'éprouve jamais dans les sociétés allemandes la mortification qui frappe l'Allemand dans les sociétés françaises. On peut admettre que Thiers n'avait pas une âme moins féroce que Bismarck, mais celui-ci apparaît injurieux, hérissé, abusant vilement de la victoire. Nous touchons donc là une des grandes infériorités des Germains : la rusticité n'est pas la crapule, ni cette bassesse d'instinct, ni ce plat égoïsme qu'on va voir se transformer au moment de la guerre en massacre, en sadisme bestial, en mensonge, en déloyauté. Tout au plus ces vices manifestent-ils un état de sauvagerie demeuré sous la civilisation et qui vient adultérer celle-ci, sans bénéfice pour l'espèce. Le dosage de l'ignoble est forcé chez l'Allemand. Aussi bien est-il obtenu par un dessein arbitraire. La préservation d'une rusticité à travers les affinements de la richesse est une conception juste, mais d'une application difficile. Le génie eût été de l'harmoniser avec le développement normal en restreignant l'industrialisme et la course à la richesse, tout en permettant à la nation de faire son effort, de garder sa puissance. Au lieu de cela, le Germain cherche à maintenir une rusticité artificielle par des moyens honteux. Il enseigne la haine, la conquête. Lacédémone y avait échoué. Tout dessein trop fortement préconçu heurte les lois universelles, et sicela est vrai d'un individu, combien plus d'une ville, d'un empire... « Encore pourrait-on essayer en tremblant de se conformer d'avance à ce qu'exige l'avenir, afin de prolonger cette hégémonie qui vous tient au cœur. Mais si l'on imagine la subtilité, la complexité d'une pareille adaptation, on conçoit mieux la dérisoire application germanique, prétendant durer dans ce qu'elle a de plus simple, dans sa force et sa méchanceté. A peine quelques tentatives de la *Kultur* pour établir une organisation supérieure, ou, plutôt, l'*organisation*. Les grands maîtres de la pensée allemande, savants et philosophes, se contentent d'une mise en ordre pour l'obtention d'un plus grand rapport. Il semble que

le monde n'existe que pour manufacturer des produits, fabriquer des machines, faire tout vite et bien. Un pareil idéal entraîne un automatisme qui se nommera discipline en s'appliquant à l'homme. Le sacrifice de la personnalité trouvera sa récompense dans une existence plus confortable. Nul n'a vu la contradiction entre cet idéal du confort et le principe de la rusticité préservée. La rusticité ne peut être ici que la matérialité des appétits. Au lieu d'un sauvageon formé par la nature, l'Allemand eût fourni un sauvageon ultra-cultivé, avec tous les engrais de la science et toutes les précautions du pépiniériste. Il ne s'agirait plus, en somme, que d'une collectivité s'efforçant de vivre grassement sur les conquêtes des civilisations antérieures, en ne payant pas le tribut qu'il faut, en ce cas, payer à la mort. C'était du parasitisme, un rêve de voleurs et de bandits : la suite des événements le fit voir. » Je n'oserais pas affirmer qu'il soit possible d'obtenir une rusticité consciente ; les deux mots hurlent de se trouver accolés. Par le fait, la rusticité se confond avec l'habitude et celle-ci n'existe vraiment que dans l'inconscience. D'ailleurs, les adaptations conscientes sont précisément la forme sous laquelle l'individu affronte la mort pour élargir le domaine de l'espèce et quand ces adaptations sont réalisées, elles passent dans l'instinct, c'est-à-dire qu'elles font partie d'un organisme préparé à des acquisitions supérieures. Mais, il n'est sans doute pas impossible d'atténuer les violents contrastes par lesquels se formaient les rusticités primitives. Ainsi, par exemple, la faim, la maladie, les intempéries, ne jouent plus dans l'établissement de nos *rusticités efficaces* le rôle excessif qu'elles jouaient autrefois. On peut donc espérer prolonger la rusticité par le sacrifice volontaire, par le renoncement à une partie des jouissances que la civilisation nous apporte ; encore faut-il que ce sacrifice volontaire ne soit pas fait dans un but défini, mais qu'il constitue un abandon aux lois universelles, *un acte de foi...* L'égoïsme est la pierre d'achoppement suprême, parce que l'égoïste se replie sur lui-même pour assurer sa vie individuelle ; il limite ses besoins, appauvrit son milieu, arrête son développement, toutes choses contraires à l'ordre universel et qui portent en elles leur châtiment. L'héroïsme de l'Allemand se trouve entaché de cet égoïsme-là. Bismarck se vante de n'avoir fait que des guerres profitables. Un des mobiles pro-

posés ouvertement ou hypocritement au guerrier teuton est le vol. Or, il va sans dire que tout se passe dans l'ordre universel comme si l'Allemagne était un élément de composition. Transformer cet élément de composition en une entité, travailler pour le profit, pour la domination de l'Allemagne, c'est travailler à la destruction du monde. Nous n'ignorons pas tout ce que cachaient les motifs invoqués pour les guerres de conquête de la Révolution française ; mais ces motifs recevaient la consécration d'un sacrifice, d'une volonté de partager avec l'Europe entière les nouveaux développements entrevus. On peut distinguer quelque chose de semblable dans la prétention des penseurs prussiens ; mais une idée affreuse s'y mêle, l'idée que la race germanique jouit d'une puissance exceptionnelle, qu'elle possède un génie tel que les autres peuples sont destinés à devenir des peuples serfs. Quand on songe que ceux qui ont osé dire et penser ces choses appartiennent à un groupe mal élaboré, à un triste groupe de gros buveurs et de gros mangeurs dont à peine une élite commence à saisir les subtilités du goût, les finesses de l'esprit, les réserves les plus harmonieuses de l'art ; quand on pense qu'il s'agit là de misérables parvenus ; que leur empereur même, à peine dégrossi, n'a ni majesté dans son étiquette, ni raffinement dans sa maison, on demeure stupéfait.

VIII

FAILLITE DE LA POLITIQUE RÉALISTE

Certes, Rome fut renversée jadis par ces mêmes barbares, mais Rome était au bout de son rouleau ; Rome ne représentait pas alors dans le monde ce qu'y représentent de nos jours l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Italie. Quoi qu'on veuille dire, Rome est une civilisation courte dans sa conception. Une hégémonie ne peut s'établir uniquement sur la puissance. Les effets matériels de la domination romaine s'épuisaient sur eux-mêmes. Ce n'est pas le sens de l'univers que nous nous contentions d'or, de soie, de bains, de jeux brillants, de luxe et même d'art. Le paganisme, en durant, empiétait sur l'âge qui devait venir, l'âge du Dieu-Un, l'âge de l'unité dans la nature, dans l'esprit. Les mille ans de la reprise du moyen-âge furent sans doute préférables à un replâtrage

onéreux. Ainsi mourut l'antiquité pour s'être enfoncée dans le cul-de-sac de ses religions, de ses mœurs, de ses langues. Elle avait fatigué le ciel de ses redites, de sa non compréhension, de sa cruauté sans cesse renaissante. Les nouveaux moyens dont allait disposer la communauté humaine devaient se former plus vite dans la mêlée barbare et le christianisme que parmi l'incohérence des vieilles législations et des vieilles théologies. C'est que la valeur d'une civilisation est une chose d'appréciation délicate : nous n'avons pas encore de données précises sur ce que représentèrent les groupements grecs et latins, mais nous ne pouvons douter qu'ils s'éternisèrent dans des pratiques ignobles telles que l'esclavage, et ne parvinrent pas à se dépêtrer d'un appareil de superstitions politiques et religieuses sans ouverture pour l'esprit. Disons que ces grandes civilisations nous fascinent plus par leur matérialité colossale que par leur puissance de pensée; et l'histoire montre que les lois universelles font bon marché des grandeurs qui ne sont pas dans l'être. La destruction des villes immenses et belles, la destruction des empires, semblent n'avoir qu'une importance très relative dans le plan de la nature. Or, les anciens croyaient à la puissance exprimée par des villes et des monuments. Ils espéraient durer ainsi. Jésus comprit que notre royaume n'est pas de ce monde. On pouvait craindre qu'une telle parole menât au nihilisme : les ordres religieux ont tous et partout abouti à la richesse terrestre : c'est en beaux couvents ou en belles églises, en un pape de luxe, que les disciples de Christ ont mis leur activité et leur dévouement : le courant de la médiocrité, de la facilité portera toujours le vulgaire à fixer ses espérances dans une matérialité inférieure.

Cependant, le vieux monde catholique ne mourait pas sur les ruines de son matérialisme pour que la Prusse relevât le drapeau d'une conception purement objective de l'univers, pour que le commerçant teuton pût placer la marchandise que fabriquait son industriel. Quand on pense combien les penseurs allemands furent fiers de leur objectivité, on s'explique l'échec de leur politique. N'est-ce pas le propre des grands objectivistes de se casser les reins sur le hasard, cet au-delà de l'organisation? Napoléon vous expliquera toutes les raisons de sa faillite : elle est due à ce qu'il crut seulement aux réalités présentes. Un Napoléon mystique pouvait vivre, ses sottises

aboutissant à des grandeurs indéterminées ; mais comment l'univers ne se serait-il pas fatigué des plagiats de ce petit homme sec et dur qui détestait l'idéologie et croyait pouvoir la remplacer par des combinaisons d'événements?... Rien ne remplace la complexité universelle, qui nous est inconnue jusqu'à l'heure où elle éclate : tout ce qui ressemble à un établissement définitif dans une carapace expérimentale doit périr par l'emmurement. L'objectivisme allemand n'était que le code de la sottise humaine appliqué à l'éternel devenir du monde.

IX

LES MORALITÉS EN PRÉSENCE

Depuis la guerre de 70, la France et l'Allemagne se regardaient vivre, l'une, fière encore de son beau passé, l'autre orgueilleuse de son magnifique présent. Pour l'observateur superficiel, il n'y avait là que des Français et des Germains, presque les mêmes hommes, — si on les considère individuellement, — de même race, de même culture ; car le fond des connaissances est identique, depuis les langues mortes jusqu'aux sciences vivantes. Ça été une des grandes sottises des socialistes de ne voir que cet individu semblable. Pourquoi l'Allemand n'aurait-il pas partagé l'amour du Français pour l'égalité, pour l'indépendance, pour les joies de la vie ? A quoi bon chercher midi à quatorze heures quand, les besoins de l'homme étant les mêmes, chaque Allemand pense comme chaque Français ? Cette incapacité de nos philosophes politiques à s'élever au social nous donnait toutes les théories sur la paix préservée, sur l'inutilité des armements, sur les armées nationales, sur la bonté des camarades allemands, choses qui n'étaient pas en cause. Je ne doute pas un seul instant que chaque Germain pris à part ne vaille chaque Français pour la bonté et l'amour de la justice ; mais la nation allemande est, quand même, une nation féroce et conquérante, sans scrupule, éprise de sa force et méprisant le droit. Je dirais volontiers qu'elle est tout cela à son insu, ou plutôt qu'elle n'a pas choisi de l'être, mais que son rôle lui est imposé : elle a donc vu juste lorsqu'elle a parlé de sa mission, et le Kaiser a parlé avec raison du vieux dieu allemand comme Teglath-Pal-Asar parlait du dieu Assur : c'est très exactement

cela. Si nos philosophes politiques avaient eu du bon sens, ils auraient compris que la France aussi avait une mission, et ils auraient essayé de dégager cette mission, de dégager le dieu français. Pendant qu'ils ergotaient, le monde poursuivait sa marche : partout le Germain s'érigeait en dominateur : cette œuvre, en beaucoup de points, était haïssable, mais il n'y avait pour les nations qu'un moyen de le démontrer, c'était de la dépasser, de se défendre efficacement contre elle. J'ai déjà dit combien peu j'attache d'importance à ces fameuses méthodes allemandes que nos universités et nos musiciens gaulois ont subies comme un joug. Toute méthode est éphémère; elle ne fait, au total, qu'exprimer l'activité, la volonté d'un être. Dans l'exagération de la méthode se trouvait un germe de mort : l'arrivée au pouvoir de la rusticité chez nos voisins n'était que le développement d'un plan de la nature ; ils ont voulu y voir une supériorité essentielle de leur race, et, par là, ils ont renié la nature et se sont condamnés. Leur objectivité se brisa au premier tournant de leur histoire ; car la guerre est l'abdication de toute objectivité.

Comment imaginer que des savants, rêvant l'organisation du monde, essaieraient de réduire d'abord ce monde à la mesure de l'individu allemand ! Le monde n'est intéressant pour le philosophe que par sa variété. Un marchand, un industriel, qui n'embrasse que le temps où il vit, peut, dans sa misérable cupidité, désirer transformer la terre en une succursale de sa maison de commerce, il n'y a là rien qui mérite le nom d'objectivité. Si celle-ci offrait une signification qui vaille, ce serait d'être un intermédiaire entre l'impulsion des imbéciles et leurs actes, une combinaison savante pour contraindre l'effort à des besognes de deuxième degré. Elle enseignerait aux inférieurs à se soumettre à la prévision des supérieurs ; on n'est objectif que parce qu'on sait ne pas tenir compte de l'objet immédiat, mais, au contraire, faire entrer celui-ci dans des ajustements idéaux menant à un objet systématique. La science n'apparaît jamais objective sous une autre forme. Quand l'artilleur tire son obus, est-ce sur l'objet lui-même qu'il se guide ; ou bien, ayant rendu par le calcul son objet virtuel, ne l'atteint-il pas justement parce qu'il n'en tient compte que suivant des lois intégrées ?... Tant vaut l'esprit, tant vaut la méthode : la nôtre valait la leur, si notre activité eût été

aussi grande... Mais, sous toutes les formes, le moindre effort nous tuait ; moindre effort dans l'idée de patrie, moindre effort dans l'idée de clarté latine, moindre effort dans l'administration de l'Etat, dans l'industrie, le commerce, les idées générales... Il était aussi bien dans l'art pour s'y trouver sous d'autres apparences. Si nos accords restaient mélodieux, ils devenaient chaque jour plus simples. Le médiocre dominait, l'homme aux idées toutes faites, aux idées ressassées jusqu'à n'être plus viables. Quand l'idée manque, il faut y suppléer : nos auteurs ont créé ainsi une originalité du désordre : le tohu-bohu a compté pour de la profondeur ; le puzzle de mots a suivi le puzzle de pensées. Tout ce qui demandait une véritable peine, tout ce qui décelait un être plus vaste, tout ce qui laissait à l'esprit la garantie d'un contrôle se trouvait sacrifié aux routines académiques ou à l'artifice des hystériques. La paresse éclatait partout : la véritable paresse qui est de se refuser à la nouveauté, de ne rouler que sur le rail de l'habitude...

Il faut le dire, il faut le répéter, si nous avons été vaincus, ç'aurait été pour avoir refusé le travail en profondeur. Je sais bien qu'on m'objectera les traditions de la France, qui a toujours su se débrouiller après des périodes apparentes de négligence ; mais cette objection est aussi vaine que l'esprit de ceux qui la font, éternels corrupteurs dont les flatteries ont mené le pays au bord de sa tombe. S'il est vrai que le désordre existait sous Louis XIV, sous Louis XV, sous Louis XVI et sous la Révolution, ce désordre n'était ni plus ni moins que le désordre de toute l'Europe. Un regard sur les routes tracées et les travaux accomplis nous convaincra : la France était à la tête des nations. Certes, elle montrait déjà les défauts dont l'exagération la pouvait conduire à sa perte, mais ces défauts se retrouvaient partout ailleurs, et, finalement, la nation était riche, prospère, grande par son travail, possédant une armée, une marine, des fabriques, un commerce étendus. Que tout cela n'eût pas la meilleure tournure, j'en tombe d'accord ; mais c'était, pour l'époque, un effort plus considérable que celui des pays voisins. Chaque fois que la funeste politique héritée du moyen âge le permettait, on voyait paraître des hommes tels que Sully ou Colbert, s'efforçant de systématiser le génie de la France, de créer les organes nécessaires aux

nouveaux développements ; mais, chaque fois aussi, la guerre revenait troubler les finances et corrompre l'administration. La Révolution ne fut, en somme, qu'un formidable essai de tout reprendre à pied d'œuvre. Le sort soumet malheureusement l'idéal des peuples à de terribles épreuves : le nôtre, — sans doute mal élaboré, — tomba aux mains de Napoléon qui l'étriqua en lui donnant une destination uniquement guerrière. D'ailleurs, le tyran fut un organisateur admirable et, par là, il accomplit le vœu de la nation. J'ai déjà dit le danger de l'organisation quand elle se réduit à ramasser les avantages d'une époque pour en tirer ce que les imbéciles appellent la force : le petit Corse, malgré son évident génie, ne sut pas donner à sa politique assez de jeu pour qu'elle s'appliquât à un développement du second degré, où les lenteurs et les hasards qu'on observe dans l'évolution des êtres peuvent rencontrer le besoin de constitution. L'Ogre constitua avant l'heure, à la manière des enfants qui mordent à tous les fruits. Ses remaniements de l'Europe ne prévoyaient aucun avenir. Ils ne devaient pas durer même une vie d'homme. Le pire fut qu'ils servirent à mesurer la puissance de compréhension de la France et que d'autres peuples furent appelés à mettre debout le futur. Je dis le pire ; je n'ignore pas qu'il y a là une fatalité, mais le médecin fronçe le sourcil au symptôme du mal chez un malade qu'il aime. Désormais, à côté de la France qui s'enfonce au gouffre de la dépopulation, des pays prépareront leur heure. Plus la chute sera grave, plus on évoquera le passé comme une consolation et comme un poncif qui rend inutile le travail de création. Les monarchistes, ainsi que je l'ai dit plus haut, évoqueront Louis XIV et les radicaux la Révolution, mais leurs œuvres seront marquées du signe fatal de l'arrêt de développement. De plus en plus, dans la phrase comme la pensée, dans la construction des usines, dans les statues, l'universel fera défaut. Ce n'est pas parce que des idealistes à moitié idiots se battront les flancs pour remettre en honneur des idéaux surannés que l'universel revivra dans les âmes. Il doit exister conforme à son temps ou il n'est qu'un soutien pourri qui précipite la dégringolade. Lorsque le dur Romain priait ses dieux dans sa maison, il avait le sens de cet universel qui menait Rome à son destin. Toute proportion gardée, notre abnégation, notre renoncement devant les

dieux, notre sentiment confus de la cité éternelle devraient subsister sous cette forme : ces tentacules invisibles par lesquels l'homme vit son espèce, vit son avenir, font partie de l'être présent, et celui qui ne les possède pas est un eunuque spirituel. Qu'il rie du transport des âmes vers les temps en préparation, c'est qu'il rit de la femme délicieuse dont les flancs portent le merveilleux petit...

Ainsi donc, que soit livré aux gémonies le triste sire du retour en arrière : il est l'assassin de sa patrie. Grâce à lui persiste l'odieuse politique qui défend le privilège des bouilleurs de crû et la liberté du débitant d'alcool. L'un n'existerait pas sans l'autre. Une forme pourrait s'établir, ou, du moins, pourrait-on espérer l'établir, où l'on verrait de grands esprits vénérés et une vérité dans ses limites. Dieu sait que j'ai toujours honoré l'idée de la Conservation : elle s'oppose avec raison à la ruine des grands passés de l'espèce : sa rudesse, sa mainmise sur le patrimoine rural, sa défense des vieux châteaux, des vieilles églises, des vieilles coutumes rencontrent ma sympathie. Quelque souci qu'on ait de la justice, on subit l'impression que le paysan ne possède pas le sens du monde. Son rêve est de morceler, de niveler ; après son passage, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. Son action meurtrière contre la beauté est un suicide : lui-même se meurt d'avoir contenté une cupidité étroite : les bras manquent, et la terre vengeresse retourne à la brousse (1). Mais que sont nos conservateurs ? La France a souffert par eux plus que par leurs alliés, les radicaux. Malgré les petites criaileries des patronages rivaux, les rivalités de café et l'outrageux orgueil de caste, leur œuvre est la même. Où donc sont les hommes qui défendent la vieille France avec honnêteté, avec esprit, avec cette supériorité du goût qui est en soi une chose d'incalculable valeur ?

X

CONCLUSION

Il faut pourtant, — c'est la loi de l'univers, — qu'un état supérieur s'établisse. Le désespoir du philosophe n'empêche pas que cette supériorité ramasse ses éléments où elle peut : la France n'ayant pas consenti les sacrifices nécessaires pour la

(1) Voir le début du beau roman de Balzac : *les Paysans*.

réaliser, on l'a vue naître du heurt obscur des circonstances : l'effort que nul n'a fait dans le sentiment d'un magnifique devoir, tout le monde l'accomplira l'épée à la main. A ce point de vue, l'Allemagne devient le fléau de Dieu, son rôle ne s'en trouve pas grandi : le fléau est un instrument plus grossier que le blé qu'il bat, mais, au bout du fléau, se trouve le bras de Dieu qui le fait mouvoir ; Dieu de Spinoza qui ne peut arrêter sa propre action divine ; nécessité impérieuse que tous les prophètes ont annoncée. La victoire de la Marne serait donc le rachat de la France, payant de sa chair et de son sang le long oubli de sa destinée supérieure. A partir de cette victoire, l'Allemagne n'est plus qu'une confusion ; elle retombe lourdement de son rêve d'hégémonie ; elle devient la force grossière vaincue par une faiblesse intéressante.

Cette faiblesse réadaptée nous donnera, dans la vie de tous les jours des nations, une victoire plus enviable que celle des champs de batailles ; il est impossible que la Gaule, n'accepte pas désormais sa haute destinée, ne fasse pas l'effort de compréhension qui la porte au delà de tant de mesquineries nées des partis. S'il a fallu, depuis la Marne, accepter la lutte avec toute l'organisation du monde, dans un esprit où l'audace le dispute à l'obéissance, comment refuserions-nous la lutte qui doit nous porter à une place honorable parmi les peuples?... Dès lors, le problème de la moralité se pose avec toute la valeur d'un symbole : ses courbes, se mouvant sur la réalité, expriment celle-ci avec une certitude plus grande qu'on n'en peut attendre de toute autre expression. En disant cela, nous restons conforme à la procédure des siècles qui posèrent ce problème avant tous les autres, sans aucun doute parce qu'il peut servir de pierre de touche à tous les autres.

J.-H. ROSNY JEUNE.